

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ DES SCIENCES
HISTORIQUES ET NATURELLES
DE L'YONNE.

Année 1862.

I.

SCIENCES HISTORIQUES.

BIJOUX PROVENANT DE MARGUERITE DE BOURGOGNE

**REINE DE JÉRUSALEM, DE NAPLES ET DE SICILE,
COMTESSE DE TONNERRE.**

Par M. CAMILLE DORMOIS.

(Séance du 7 juillet 1861.)

Si, sous le rapport de l'art, les anciens bijoux, les objets de parure échappés à la destruction offrent de l'intérêt pour quelques personnes, cet intérêt n'est-il pas partagé par tous lorsque la provenance est connue, lorsqu'on éprouve généralement une grande vénération pour la mémoire des personnes qui les ont possédés ? Les bijoux dont nous voulons donner une description présentent ces différents avantages.

arguerite de Bourgogne était veuve de Charles d'Anjou, frère de Saint-Louis, lorsque sur la fin du XIII^e siècle elle se retira à Tonnerre, chef-lieu du comté qui lui était échu en partage et y fonda un hôpital qu'elle dota richement et dont les bienfaits perpétuent sa mémoire.

Dans le cours des premiers siècles de sa fondation, cet asile charitable renfermait une foule d'objets qui avaient appartenu à l'auguste fondatrice, souvenirs précieux pour cette maison. On y voyait, provenant de la chapelle de la reine, plusieurs croix d'or montées de perles et de pierres précieuses, un grand nombre de reliquaires, des vases et des bassins en argent, le tout d'un grand prix. Ces bijoux furent quelquefois d'une grande ressource, soit pour donner un gage à des créanciers peu confiants dans la solvabilité de l'hôpital, soit pour rendre certaines quêtes plus fructueuses lorsque dans des moments difficiles on mettait « les reliques sur les champs. » C'est ainsi qu'au XIV^e siècle, après l'invasion des Anglais, une partie de ces mêmes bijoux fut donnée en gage pour la garantie de 406 florins d'or au coin du roi Jean, prix de six muids de seigle, vendus à l'hôpital par un chanoine de Troyes, suivant que le constate un acte du 27 avril 1364, passé devant Girard de Vaudes, notaire royal et apostolique en cette ville. Plus tard, au XV^e siècle, après l'incendie de la ville haute de Tonnerre et le pillage par les troupes du duc de Bourgogne, l'hôpital se trouvant extrêmement obéré, demandait et obtenait des évêques d'Auxerre et de Sens l'autorisation de quêter dans leurs diocèses en exposant aux regards du public les reliquaires de cette maison, lesquels, à l'approche de l'ennemi, avaient été sauvés et transportés dans la cathédrale d'Auxerre.

Soit par suite d'aliénation, soit pour toute autre cause,

plusieurs de ces précieux objets ont disparu depuis longtemps ; sur la fin du dernier siècle il restait encore, avec les vases sacrés : « 4° Deux reliquaires en forme de burettes en cristal » avec ornements en vermeil doré, accompagnés de pierres » précieuses, saphirs et turquoises ; le couvercle était en » dôme travaillé à jour. 2° Un vase en forme de calice an- » tique avec pied rond et couvercle, le tout ouvragé et ciselé. » 3° Un reliquaire en forme de livre monté sur bois garni » de lames ou plaques de vermeil représentant à l'extérieur » la sainte vierge Marie et l'ange Gabriel, et à l'intérieur, » divers autres personnages avec légendes en caractères go- » thiques. 4° Une statue de saint Louis en vermeil doré, de » 7 à 8 pouces de haut, montée sur un piédestal avec quatre » pieds de lion. 5° Deux figures représentant deux Mariés » avec chacune un vase renfermant des reliques, l'une en ar- » gent, l'autre en vermeil. Ces figures étaient montées sur des » socles de 10 pouces de haut, ouvragés en vitrage et flan- » qués de six pilastres en vermeil doré. 6° Un autre petit » reliquaire en vermeil représentant une église de figure an- » tique. 7° Deux plaques de vermeil doré faites en carré, etc., » dans le fond desquelles plaques sont représentées diffé- » rentes figures en émail engrellées de vermeil, et derrière » une plaque unie d'argent avec deux crochets pour attacher » aux chappes sur la poitrine des porte-chappe, etc. etc. »

L'objet le plus curieux était une croix d'or ouvragée de 16 pouces de haut s'ouvrant au milieu, montée sur un socle soutenu par quatre lions. La description, longue et minutieuse de cette pièce, donnée dans les inventaires, atteste l'importance et la beauté du travail. Elle était destinée à recevoir une autre petite croix unie, en or, contenant une parcelle de la vraie croix, petite croix que la reine portait à son col.

Presque tous ces objets furent enlevés de l'hôpital pour passer dans le creuset de la révolution. Les religieuses ne purent sauver que la petite croix d'or avec son précieux contenu. Elles la firent placer dans une nouvelle croix établie à leurs frais en 1805 et bénie par le pape Pie VII lors de son séjour à Paris.

Elles sauvèrent aussi trois bagues ou anneaux de la même provenance royale.

Quelques minimes que soient ces objets, existant encore aujourd'hui, dès qu'ils ont appartenu à la reine de Sicile et qu'ils ont été touchés par elle, ils n'en sont pas moins très précieux. Hâtons-nous donc de les décrire et d'en conserver le dessin :

Le n° 1^{er} est une bague en argent en forme de chevalière à coupe triangulaire, pour faciliter la gravure des deux lignes qu'elle porte. Elles sont composées de lettres onciales du XIII^e siècle. On lit d'un côté :

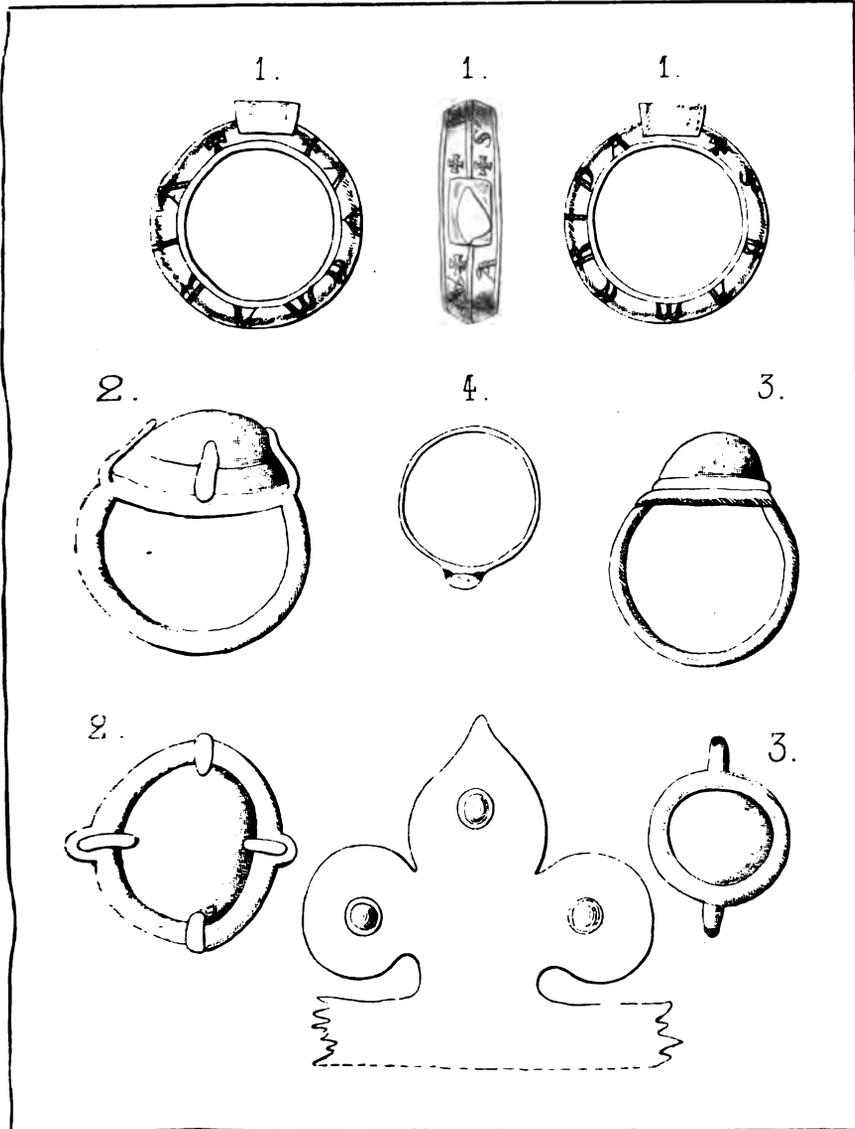
† AVA MARIA † et de l'autre, s'RAMARIDA. †

Le graveur a, sans doute, fait une faute en gravant ce dernier nom qui doit être celui de Sainte-Marguerite, patronne de la reine. Il y a transposition et omission de lettres.

Dans le chaton on voit une pierre rougeâtre de forme irrégulière.

Le n° 2 est une bague en or montée d'un saphir de forme ovale, tenu par quatre branches soudées sur le chaton. Le trou qui traverse cette pierre indique qu'elle a d'abord servi de perle.

La bague n° 3 est en argent, portant dans le chaton une dent molaire fossile de poisson de mer, arrondie en forme de calotte et imitant une agathe. Cette pierre, de couleur



Les bijoux de Marguerite de Bourgoigne.
Bijoux provenant de Marguerite de Bourgoigne, reine de Jerusalem,
de Naples et de Sicile, comtesse de Tonnerre.

1

brun-marron, se nommait Crapaudine ou pierre de Crapaud. Elle était portée anciennement en amulette à cause de certaines vertus qu'on lui attribuait.

La dimension de ces bagues, que notre dessin reproduit de grandeur réelle, indique qu'elles ont été faites pour une main d'homme. Elles furent probablement portées par Charles d'Anjou, époux de la reine.

Lorsqu'en 1826 on exhuma les reste mortels de cette princesse, pour établir le mausolée en marbre que l'on voit aujourd'hui, les administrateurs de l'hôpital trouvèrent, au doigt de la reine, une bague en or qui fut retirée et placée avec celles dont nous venons de parler. Cette bague (n° 4 de la planche ci-jointe) est ornée d'un topaze.

On trouva aussi des fragments de la couronne placée sur la tête de la reine lors de l'inhumation. Elle était composée de deux lames d'argent très-mincés, découpées pour former des fleurons ornés de petits boutons en verroterie, servant à réunir ces lames. Un des fleurons fut retiré intact ; nous en reproduisons le dessin.

L'ouverture du même tombeau, faite en 1793, a dû occasionner l'enlèvement de plusieurs objets dont on regrette la disparition.
